

Le Figaro (Paris. 1854)

Le Figaro (Paris. 1854). 20/11/1866.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisationcommerciale@bnf.fr.

LE FIGARO

Rédacteur en Chef : H. DE VILLEMESSANT

Paris et Départements : Un mois, 4 fr. — Trois mois, 11 fr. — Six mois, 22 fr. — Un an, 40 fr. — Bureaux d'abonnement : 3, rue Rossini et rue Coq-Héron, 5. — Adresser les mandats à l'ordre de M. Dumont, directeur

GAZETTE DE PARIS

A propos d'un récent procès intenté à un fumeur voyageant en troisième classe, qui n'a pas voulu sacrifier sa pipe au beau sexe et qui vient d'être condamné à 200 francs d'amende, on a pu voir à quel point l'organisation et l'exploitation de nos chemins de fer suivent peu la marche du progrès.

Lorsque les ingénieurs ont tracé la première ligne ferrée, on n'avait encore aucune idée bien arrêtée sur cette nouvelle manière de voyager. Parmi les mesures de précaution dont sont ornés les règlements de la police et des Compagnies, se trouve la défense la plus absolue de fumer en wagon; on croyait alors que le moindre atome de tabac enflammé, jeté par négligence par terre, pouvait amener les conséquences les plus graves par la rapidité du train. A l'époque dont je parle, on croyait, du reste, bien des choses; dans un livre sur l'organisation des chemins de fer en Europe, j'ai bien lu qu'une foule d'ingénieurs se sont très sérieusement demandé si deux trains pouvaient se croiser en route sans que l'un d'eux déraillât, par suite d'une trop grande pression atmosphérique.

Depuis, les chemins de fer ont pris le développement que vous savez. On a eu une foule d'accidents à déplorer, accidents dans lesquels le cigare n'était jamais pour rien. Aucun cigare n'a, jusqu'à ce jour, fait dérailler un train ou amené un choc dans une gare quelconque, et cependant les anciens règlements subsistent toujours.

Le procès dont il est question plus haut nous a prouvé de quelles mesures l'administration d'un chemin de fer quelconque est armée contre les fumeurs, et ce que peut coûter un cigare allumé sans l'autorisation de M. le maire. Certes, je ne défends point le héros de ce procès, qui s'est mis dans son tort à tous égards, mais je prétends défendre toute cette légion de voyageurs que le cruel règlement prive souvent du cigare pendant un trajet qui dure de cinquante minutes à cinquante heures, quand il serait si facile de ne contrarier personne, et d'être agréable à tout le monde, en créant des wagons spéciaux pour les fumeurs; car du moment qu'il est bien établi qu'un cigare ne fait en aucun cas dérailler un train, je ne sais pas pourquoi l'on impose une cruelle privation à un voyageur qui a payé sa place au bureau.

L'usage du cigare s'est tellement propagé en France que l'ancien règlement nous apparaît comme une sainte tradition des anciennes diligences. En effet, à l'époque où un coucou transportait péniblement cinq ou six voyageurs d'un département à l'autre, il était utile de prendre quelques mesures de précautions contre les fumeurs, mais une administration de chemin de fer qui dispose d'un matériel considérable, pourrait bien affecter quelques wagons aux personnes qui ont envie de fumer un cigare.

D'après les règlements actuels il suffit que le tabac incommodé un seul voyageur pour que tous les autres se privent forcément du cigare qui est souvent l'unique distraction pendant le voyage. C'est là un non sens. Figurez-vous un instant que vous êtes sept voyageurs qui roulez vers la Belgique. Au départ vous allumez vos cigares. A Compiègne, moi qui n'ai pas envie de fumer, je monte dans votre compartiment et je vous dis tout simplement :

— Messieurs, éteignez vos cigares.

— Ceci, vous me répondez :

— Que diable, monsieur, nous chantez-vous là ? Rien ne vous forçait de nous honorer de votre visite.

Sur ce, je tire la sonnette d'alarme. Le chef de train arrive, il vous ordonne d'éteindre vos cigares... vous protestez... il invoque le règlement qui m'autorise, moi seul voyageur, à ennuier mes sept compagnons de route.

C'est un abus.

Je sais bien que sur quelques lignes, les administra-

tions ont enfin consenti à réserver aux fumeurs une caisse, c'est-à-dire huit places par convoi. Or, du moment que le cigare n'est pas un danger pour le salut public dans cette caisse, rien au monde ne doit prouver qu'il peut offrir des inconvénients ailleurs, et ce qu'il y aurait de plus simple à faire, ce serait de mettre les fumeurs dans leurs wagons et de réserver les autres wagons aux personnes qui ne fument point.

L'odeur du tabac est souvent le moindre inconvénient en voyage.

Ainsi, un monsieur qui, en vertu du règlement, vous détend de fumer la moindre cigarette, a, lui, parfaitement le droit de tirer de son sac de nuit un horrible saucisson à l'ail et de le couper en une foule de petites tranches.

Plaignez-vous donc, tirez la sonnette d'alarme, appelez le chef de train; l'homme au saucisson dira :

— Mais je meurs de faim, et, si vous voulez me défendre de manger ma petite tranche de saucisson, servez moi, aux frais de la compagnie, un perdreau truffé, un pâté de foie gras.

Et comme le chef de train n'a pas toujours un pâté ou un perdreau au service du voyageur, celui-ci continué tranquillement de manger des petites tranches de saucissons à l'ail.

Tant pis pour vous si vous n'aimez pas l'ail. Dans les environs de Tergnier, le saucisson commence à devenir insupportable, et vous allumez un cigare pour purifier l'air.

Aussitôt l'homme au saucisson vous arrête... vous insistez...; il appelle le conducteur, et ce fonctionnaire, qui est armé d'une foule de règlements contre le fumeur, et qui n'est porteur d'aucune ordonnance contre les saucissons, vous défend de fumer en vertu de plusieurs règlements plus respectables les uns que les autres.

Il y aurait pourtant un moyen d'éviter toutes collisions entre voyageurs; ce serait de réserver quelques wagons aux personnes qui ne fument pas, et de laisser les autres voyageurs aussi libres de griller un cigare que de manger un saucisson.

Les choses se pratiquent ainsi dans d'autres pays sans que la sécurité publique soit en danger. Sur toutes les lignes allemandes on fume où l'on veut, excepté dans les caisses réservées aux dames ou bien aux hommes d'une santé délicate, mais rien n'autorise un monsieur grincheux à priver ses sept compagnons de voyage de leur cigare, la plus cruelle des privations.

Que diriez-vous d'un consommateur qui, en vertu d'un règlement quelconque, défendrait à ses voisins au restaurant de manger des épinards, sous prétexte qu'il n'aime pas ce légume ?

Et puisque nous venons de parler de l'Allemagne, disons quelques mots du joueur de cythare qui a débuté samedi soir au Cirque-Napoléon, et qui, tout Bavarois qu'il est, se déguise en Tyrolien.

La cythare est un instrument d'une forme bizarre, que l'on ne trouve absolument qu'en Tyrol et dans les montagnes bavares. Il est orné d'une vingtaine de cordes, dont une seule est destinée à chanter, tandis que toutes les autres accompagnent le chant.

Le son que produit cette chanterelle, ne ressemble à aucun autre son des instruments connus en France; c'est mélancolique, plaintif, fantaisique.

Il faut avoir voyagé dans les montagnes bavares pour savoir ce que c'est que la cythare. Le soir, quand après une marche fatigante, on approche du village où l'on compte passer la nuit, on entend de loin un chant étrange, accompagné d'accords mélancoliques qui rappellent les harpes éoliennes.

C'est le joueur de cythare qui exécute sur son instrument les airs du pays, et tout le village accourt pour les entendre. Ce concert original a lieu dans la salle basse d'un cabaret quelconque, éclairée par une seule chandelle. Lui, le joueur de cythare, est là-bas à cette table sur laquelle se trouve la chandelle de six. L'auditoire est noyé dans une demi-teinte mystérieuse. Tous

les gens du village sont là à côté des jeunes filles silencieuses, émuës. Après chaque couplet les spectateurs reprennent en chœur les refrains de leurs chansons nationales.

Tel joueur de cythare est un virtuose remarquable. Ainsi à Bâde, l'été dernier, nous avons entendu dans les salons de la conversation un cythariste très distingué, qui a charmé son public.

On ne peut pas en dire autant du jeune Bavaois, déguisé en Tyrolien, qui a débuté samedi soir au Cirque-Napoléon, entre les exercices de deux clowns et la rentrée de la petite Foucart. Le principal tort de ce cythariste bavaois est de ne pas savoir jouer de la cythare et de massacrer les airs de *Martha*, quand il lui eût été si facile d'exécuter les chansons de son pays. Aussi le cythariste du Cirque-Napoléon n'a pas eu un succès bien formidable. Comme Tyrolien on lui a fait un succès d'estime, dont le Bavaois se contentera aisément.

Mais vous auriez tort de juger la cythare d'après l'échantillon que l'on vous a offert au Cirque. Il y a cythare et cythare, comme il y a fagot et fagot, et le Bavaois ambulancier de l'autre soir n'est qu'un petit fagot de deux sous, qui vous donne de son instrument étrange une idée absolument fautive.

Evidemment, un homme qui viendrait dans votre cour râcler sur un violon invalide un concerto de Beethoven sans aucun sentiment musical, ne vous inspirerait qu'une opinion bien mesquine du talent de ce célèbre musicien, qui a pourtant une certaine valeur.

ALBERT WOLFF.

Hier — Aujourd'hui — Demain

On a des nouvelles moins inquiétantes de la santé de M. le comte de Montalembert. Il a pu recevoir quelques visites, et il a même fait une promenade en voiture, ce qui lui était absolument impossible depuis plusieurs semaines.

La princesse Dagmar, fiancée du grand-duc héritier de Russie, vient de tomber malade. Voici les préparatifs suspendus, les fêtes ajournées et la note remise, jusqu'au moment où la princesse sera rétablie.

M. de la Guéronnière, sénateur, directeur politique du journal *la France*, va publier ses *Mémoires*, chez Dentu.

Cet ouvrage comprendra deux volumes qui paraîtront au commencement de l'année qui vient.

Le privilège du vestiaire de l'Exposition universelle vient d'être concédé, au prix de 32,000 francs, à un spéculateur nommé Barouet.

Deux compétiteurs étaient en présence pour obtenir cette concession. Et devinez qui était le concurrent de M. Barouet? — Le danseur Petitpas.

L'offre qu'il fit étant inférieure de 4,000 francs à celle qu'offrit son compétiteur, et celui-ci ayant sur-le-champ et conformément aux clauses du cahier des charges, versé son cautionnement, a été constitué concessionnaire définitif.

Mort D'Ambel

Un homme de lettres, M. Alis d'Ambel, qui dirigeait un journal étrange, à qui M. Edmond About fit l'honneur d'une polémique — *L'avenir, Moniteur du Spiritisme*, — s'est suicidé samedi dans l'appartement qu'il occupait rue Bréda, 22.

Il avait trente-cinq ans, il meurt de chagrin, de désespoir et de misère. Son mobilier allait être vendu, le pain manquait chez lui peut-être; ne sachant où donner de la tête, il s'est pendu au moyen de sa cravate, samedi, à huit heures du matin.

Ses obsèques ont eu lieu ce matin, à Notre-Dame-de-Lorette.

Un fournisseur de l'armée... prussienne, enrichi pen-

dant les dernières guerres... d'Allemagne, se présenta l'autre jour chez un ministre, et lui tint à peu près ce langage :

— Ma femme me tourmente, elle veut que je tente auprès de Votre Excellence une démarche pressante, pour lui demander une faveur. Je suis riche, considéré, et le Saint-Père me fera Comte de ces matins, mais je ne suis pas décoré, et elle veut que je le sois.

— Décoré! comte! fit le ministre surpris. Mais monsieur, vous avez donc oublié les... peccadilles que vous avez commises pendant la dernière campagne?

— Des peccadilles?... Oh! Excellence, quelques erreurs, tout au plus.

— Soit; mais erreur ne fait pas compte, répondit le ministre et il congédia le solliciteur.

Georges Maillard.

Post-Scriptum. — Les soirées scientifiques et littéraires de la Sorbonne s'ouvriront le lundi 17 décembre. — Le ministère des beaux-arts et de la maison de l'Empereur vient de commander quatre grands tableaux destinés à orner le salon principal du palais archiepiscopal de Bordeaux; les artistes désignés pour cette ornementation ont choisi quatre épisodes guerriers : M. Armand Dumaresq peindra la *Prise de Sébastopol*; M. Decan, la *Bataille de Solferino*; M. de Neufville, la *Bataille de Magenta*; M. Janet Lange, la *Prise de Puebla*. — Les grandes batailles de Lebrun vont être placées dans le grand salon Denon, au Louvre.

PROFILS MÉDICAUX

LE DOCTEUR ANDRAL

On sait quel singulier système d'éducation Royer-Collard avait adopté pour ses filles. Raide, gourmé et solennel, dans les moindres actes de sa vie, cet homme de fer ne pouvait admettre de faiblesse même dans les affections les plus intimes et les plus tendres. « Je ne veux pas que vous soyez des dames; je saurai bien vous en empêcher! » disait-il à ses filles, et il leur avait donné, pour gouvernante, une vieille domestique de sa mère, une rude fille des champs, d'une dévotion exaltée, d'un caractère opiniâtre et farouche, avec ordre de les assujettir aux plus rudes travaux.

Et Marie-Jeanne, — elle fut quasi célèbre à cette époque, — savait s'acquitter de sa mission.

Par ce trait de la vie du beau-père, on peut tout d'abord se faire une idée de ce qu'était le genre de son choix. A coup sûr ce ne pouvait être un homme d'un caractère tendre et expansif, ni surtout un de ces jolis Français, à mœurs élégantes et faciles, à légèreté proverbiale, à bravoure aventureuse, comme la Restauration en avait tant fait germer dans ses salons redorés. Il lui fallait un bronze grand modèle : un de ces hommes au front toujours soucieux, au maintien grave et digne, à la vie austère, qui apportent dans les actes les plus ordinaires les habitudes d'un pontificat et semblent soutenir sur leurs épaules les destinées des empires; une de ces patientes robustes, capables d'écouter tous les soirs Royer-Collard, continuant dans son salon sa leçon du matin sur la philosophie écossaise.

Toutes ces qualités rares, M. Andral les possédait; fils soumis, élève studieux, professeur modèle, médecin grave, auditeur infatigable, — c'était le genre idéal.

Le docteur Gabriel Andral est fils de Guillaume Andral, membre de l'Académie de médecine, médecin de l'armée d'Italie et du roi Murat.

Au sortir du collège, il entra de plain pied dans la carrière paternelle, sans même soupçonner qu'il en pût prendre une autre.

Sans doute, dans ses rêves de jeune homme, il ne pouvait se figurer sa vie autrement qu'elle ne se présentait : une robe rouge, — le matin à l'hôpital, — en coupé, la moitié du jour; de trois à cinq, au cabinet de consultation; — de huit à dix, dans un salon grave.

Et il a suivi hiérarchiquement la carrière héréditaire.

Le *bénévole* est devenu externe; l'externe, interne; l'interne, docteur; le docteur, agrégé; l'agrégé, professeur; le professeur, académicien; comme on devient caporal, sergent et colonel. 1848 a trouvé M. Andral officier de la Légion d'honneur, médecin du roi, membre de l'Institut.

M. Andral a dû être douloureusement étonné le jour où son fils, M. Paul Andral, aujourd'hui avocat distingué du barreau de Paris, lui a avoué qu'il ne voulait

révélé l'existence et démontré la folie. Il pensa qu'il serait sage de partir.

— Restez, lui dit Pascol. De ce qui s'est passé, il ne sera jamais question entre nous. Je ne vous en veux pas d'avoir accompli votre devoir. Quant au reste, Margai l'a oublié, j'ai fait comme elle.

Moulinet resta, décidé à servir Pascol aussi loyalement qu'il avait servi Rivarot. Il se tint parole, et son nouveau maître ne tarda pas à lui accorder toute sa confiance.

Tels étaient les changements survenus à la Bastide-Neuve, en deux années.

Il y en avait peut-être d'autres, mais ils étaient d'une nature plus intime; la suite de ce récit les fera connaître au lecteur.

C'était au mois de septembre, vers le soir.

Aux champs, pendant les beaux jours, il n'est pas d'heure plus charmante que cette heure indécise et crépusculaire qui précède la nuit. Tout est poésie; tout est mystère. Les prés se couvrent d'une brume blanche et transparente qui laisse voir les arbres comme à travers un prisme de cristal. Les étoiles, encore un peu pâles, commencent à se montrer dans l'herbe; le grillon chante; dans les rochers, en haut des vieux murs, les oiseaux de nuit font entendre leurs cris plaintifs. Les paysans rentrent au logis en fredonnant quelque vieux refrain. Tout semble dire que la nature et les hommes vont se livrer au repos.

Tel est l'aspect qu'offrait la gorge ravinée dans laquelle est situé Gordes. Le soir dont nous parlons, le soleil venait de se coucher derrière les collines du Lubéron, ce premier contrefort des Alpes. Les valets de la Bastide-Neuve rentraient à la ferme. Dans la grande cour, les mules étaient rangées autour de l'abreuvoir; les servantes chassaient vers les poulaillers la population de la basse-cour; un jeune père ramenait de la montagne les brebis et les chèvres.

Pascol était assis sur un banc devant le portail de la ferme.

Personne n'eût pu reconnaître, dans cet homme au teint hâve, aux joues creuses, aux yeux cernés, le Pascol frais et vigoureux qui, deux ans avant, faisait rêver la Valbray.

Sortait-il de quelque longue maladie? Non. Aucun médecin n'avait été appelé à la Bastide-Neuve. Souffrait-il d'une de ces maladies organiques dont la science ne peut avoir raison? Ce n'était pas probable, car il eût été impossible de trouver chez lui aucune lésion des principaux organes, aucune altération intérieure.

Il était simplement fatigué, énérvé, épuisé, au delà de toute limite. La sève qui donne la vie au corps humain semblait tarie dans le sien.

Comment une telle métamorphose s'était-elle opérée en si peu de temps?

La nature ne livre pas ainsi ses secrets. Peut-être avait-il aimé Margai avec trop de passion.

Ce qu'on peut dire, c'est que le mal qui consumait Pascol n'était pas sans douceur; il y puisait une exaltation fiévreuse au milieu de laquelle il se sentait heureux de vivre, et qui absorbait sa vie.

S'il parlait à Margai de son amour toujours aussi vio- qu'au premier jour, il s'exprimait avec une éloquence infinie. Ses baisers comme ses paroles avaient l'ardeur du feu, et il semblait se complaire dans sa fatigue, son malaise et son épuisement encore tout inappréhé de chers souvenirs.

Mais il ne pouvait rien sortir de bon de cet amour déréglé, mais qui ne vivait plus que d'excitations, et qui avait peu à peu détruit une santé autrefois florissante; au bout de deux années de mariage, Pascol n'avait pas encore d'enfant, et à voir son étiollement et sa décrépitude précoces, on devait désespérer qu'il en eût jamais.

Lorsqu'il approfondissait ces choses, malgré lui, il ressentait une impression qui allait jusqu'à la ter-

Mais il les approfondissait peu, parce qu'il aimait passionnément, et que Margai était l'unique objet de ses pensées.

Son imagination, toujours surexcitée, se la représentait sans cesse, et si elle ne se trouvait pas auprès de lui, il lui semblait encore doux d'être seul, afin de pouvoir rêver d'elle.

C'est ce qu'il faisait ce soir-là, pendant qu'assis devant la ferme, l'œil perdu dans l'horizon, il attendait sa femme.

Tout à coup un individu parut à ses côtés.

C'était un jeune homme. Il n'avait pas trente ans. D'une taille peu élevée, il portait sur ses épaules larges et trapues, sur son cou puissant une tête expressive, couverte de cheveux blonds tout frisés. Il avait le front large et carré, le nez vigoureusement dessiné, les lèvres rouges et fortes, les yeux ronds et bleus, la barbe épaisse et solidement plantée. Cet ensemble semblait dénoter une grande énergie de caractère et une sorte de vigueur athlétique.

Frais, lesté, pimpant, un cigare à la bouche, il s'approcha de Pascol et lui tendit la main en lui souhaitant le bonsoir.

— Ah! c'est vous, Furbe, répondit languissamment Pascol, tiré tout à coup de ses réflexions. Que souhaitez-vous?

— Ne m'avez-vous pas fait demander, monsieur Pascol? répliqua Furbe.

Pascol réfléchit.

— Oui, sans doute, je me rappelle à présent. Il s'agit de me vendre une couple de belles mules de labour. Il faudra voir Moulinet. C'est lui que cette affaire concerne.

— Je verrai Moulinet et je tâcherai de vous contenter.

Alors le maquignon interrogea Pascol sur l'état de sa santé, avec la bonhomie intéressée du marchand qui cherche à plaire à son client.

LA VÉNUS

DE GORDES

Deux années s'étaient écoulées depuis les événements racontés dans les chapitres précédents. La physionomie sous laquelle le lecteur connaît la ferme de la Bastide-Neuve ne s'était pas modifiée. C'était toujours la même activité qu'autrefois. Rien n'était changé, sinon les maîtres.

* Tous droits de traduction et de reproduction réservés.

PARIS AU JOUR LE JOUR

pas être médecin ! O tempora ! o mores !... a-t-il pensé sans doute en levant l'épave...

Chez M. Andral, l'esprit de méthode est poussé jusqu'à la minutie. Mais ce n'est pas de lui qu'on pouvait attendre la création d'un système.

M. Andral entrevit la grandeur des idées anatomiques. Ebloui et comme fasciné, il se jeta à corps perdu dans le système, avec l'ambition déclarée d'en dire le dernier mot.

Souvent, il croyait tenir les preuves, palpables, évidentes, irréfutables... Puis le but s'éloignait et paraissait de plus en plus inaccessible.

Un jour vint le doute. Il se demanda s'il ne s'était pas trompé, et s'il ne courrait pas après une chimère... Les profanes ne peuvent se faire une idée nette de ces luites obscures et douloureuses que se livre dans l'ombre la pensée d'un savant.

Le découragement finit par déborder ; il se fit jour, il éclata dans le dernier volume, à propos des maladies du cerveau.

Dès lors son existence fut décolorée ; elle perdit cette poésie particulière que le travail acharné avait plaqué sur sa monotonie.

Chose étrange ! au moment où il abandonnait ainsi la partie, le microscope allait apporter aux idées générales qu'il avait défendues le renfort imposant de ses révélations.

M. Andral a voulu gravir un sommet trop élevé pour ses forces. Arrivé presque au faite, il a été pris de vertige, et il s'est cassé les reins dans le précipice.

Londres, 4 heures e. — Je vous donne pleins pouvoirs pour traiter l'affaire.

New-York, 2 heures. — Elle sera enchantée d'être au fait de ce qui se passe dans votre monde.

Londres, 2 heures et demie. — Je fais adapter l'appareil Caselli au fil électrique.

New-York, 3 heures. — On vous trouve très bien. — On consent au mariage.

Londres, 3 heures et demie. — Adorable Jenny, dès la première seconde où j'ai vu vos traits charmants, ils se sont gravés dans mon cœur.

New-York, 4 heures. — Oui, j'y consens, mon cher monsieur John. — Je dois vous avouer que vous faites sur moi une impression très favorable.

Londres, 4 heures et demie. — A Jonathan. — Courez acheter pour cent mille francs de parures chez le premier joaillier de New-York.

New-York, 5 heures et demie. — Cher John, que je vous suis reconnaissante de ce riche cadeau, et que vous avez bien su trouver le chemin de mon cœur.

Londres, 6 heures. — Quelle douce émotion m'a fait éprouver votre dépêche. — Félicité suprême, bonheur des élus.

New-York, 8 heures. — Mon cher John, il est inutile de vous embarquer. Dès le début de cette affaire, j'ai pu apprécier toutes les qualités de miss Jenny.

Londres, 8 heures un quart. — Goddem. Cela ne se passera pas comme cela. Vous me devez une sanglante réparation.

New-York, 9 heures. — Mes témoins à Londres sont MM. Smith et Stuart. Etant l'offensé, vous avez le choix des armes.

Londres, 10 heures et demie. — A MM. Johnson et Adams. — Voici les conditions. — L'arme choisie est le fil électrique.

New-York, 11 heures. — Le sort a favorisé Jonathan.

Londres, 11 heures et demie. — Nous sommes prêts — veuillez nous prévenir deux minutes d'avance.

New-York, minuit moins 2 minutes. — A minuit juste nous faisons jouer la pile — en garde.

Londres, minuit. — John est tombé foudroyé. — L'honneur est satisfait.

Ainsi, en douze heures, cet homme avait été aimé, trahi et tué. — Nous publions cette correspondance authentique.

Margai ne put s'empêcher d'en faire la remarque à part elle ; tandis qu'un étrange sourire passa sur ses lèvres et dans ses yeux.

Furbice venait rarement chez Pascoal. Il connaissait Margai pour l'avoir rencontrée dans le village ; mais jamais il ne s'était trouvé auprès d'elle.

Il fit quelques pas en avant à la rencontre de Margai ; Furbice s'arrêta, et par un double mouvement dont le premier fut involontaire, il butonna sa jaquette d'une main, tandis que de l'autre il se découvrait.

— C'est Furbice, mon marchand de chevaux, dit Pascoal à sa femme.

Le maquignon salua aussi profondément que cela lui fut possible. — Si vous avez à causer avec mon mari, monsieur Furbice, il faut s'en aller.

La Liberté est le seul des journaux politiques qui ait donné hier le compte rendu de Mignon, le nouvel opéra de M. Ambroise Thomas.

M. Ambroise Thomas est un musicien très habile, un compositeur rompu à toutes les exigences de l'école, à toutes les formules de la science officielle.

L'auteur de Mignon est entravé par sa science même, par ses habitudes de discipline ; en outre, il est de ce monde où l'on croit encore que, pour faire une œuvre musicale, il suffit d'être musicien et de connaître à fond tous les secrets de l'harmonie.

Derrière ce mot homme, il y a toute la théorie de la musique humanitaire et patriotique, et l'on voit se dresser la silhouette de M. Richard Wagner.

Dans le Temps, M. Louis Ulbach parlant, non pas de l'opéra nouveau, mais de ses héros, demande à Goethe quelques extraits de son Wilhelm Meister.

« Ne me parlez pas d'Etat et d'hommes d'Etat, interromp Philine, l'irrespectueuse et coquette comédienne. Je ne puis me les représenter autrement qu'en perruque ; et une perruque, quelle que soit la personne qui la porte, excite dans mes doigts une démangeaison convulsive : je voudrais soudain l'arracher à l'honorable personnage, courir autour de la salle, et rire aux dépens de la tête chauve. »

Toutefois, en constatant la reprise de Léonard, le drame de MM. Brisebarre et Nus, au théâtre Beaumarchais, M. Sarcey donne deux anecdotes curieuses sur l'auteur Vizzitini, un des créateurs de la pièce.

Il a laissé la réputation d'un Rosambeau, et mille histoires circulent sur son compte. C'est lui qui, condamné à être de la garde nationale, et à s'acheter un habit, sortit deux mois de suite avec son costume, parce qu'il n'en avait pas d'autre.

Fargue me contait qu'un jour, empêché par les devoirs du théâtre de se rendre à l'invitation d'un billet de garde, il alla au conseil de discipline avec un mot d'excuses, signé de son chef de service, qui se trouvait porter le nom de Vizzitini.

Le khan dit à tout le monde dont il dispose de se réjouir et de danser le cancan, danse dont le nom trouve la sa véritable étymologie.

Nouredda ne peut manquer de s'apercevoir que son futur n'est qu'un vieux khaner ; on ne comprend pas que, pour une occasion si solennelle, un khan aille chercher des costumes si peu somptueux.

Le Monde n'en est encore qu'à la Conjuración d'Amboise, et avec ce ton demi sérieux qui lui est propre, M. Venet s'écrie :

Nous avons une faiblesse pour les grands drames en vers. Cinq actes ! trois mille alexandrins ! Quand on exécute la chose avec un peu de soin et de conscience, il y a là une besogne de six à huit mois.

Ah ! si tous les écrivains, romanciers et dramaturges du dix-neuvième siècle avaient fait usage exclusivement de la langue d'Apollon, quelle économie de papier ! En place de deux ou trois milliers de tomes, nous en aurions une centaine.

On se rappelle que M. Vacquerie, peu satisfait du compte rendu du Fil, par M. Jules Janin, lui a écrit un billet aigre-doux ainsi conçu :

La guerre, soit ; et avec vous j'aime mieux ça. Et M. Jules Janin riposte : Vous l'entendez : la guerre !... Allons, enfants de la patrie...

UN ROMAN ÉLECTRIQUE

Londres, 1er août 1866, à midi. — Mon cher Jonathan, je veux me marier. — Les anglaises m'ennuient. — Trouvez-moi une américaine à mon goût.

New-York, midi et demi. — Mon cher John, j'ai justement votre affaire — des yeux bleus, des dents blanches et des cheveux noirs, une taille fine sans maigreur — de l'ordre et de l'économie — c'est un trésor.

(1) Pour ne pas dérouter le lecteur, nous traduisons les heures américaines en heures européennes correspondantes.

— Je vous trouve un peu affaibli, monsieur, lui dit-il. A votre place, je consulterais les médecins.

— Et, en prononçant ces paroles, il se leva et se mit à marcher, afin de prouver à Furbice qu'il avait la pleine jouissance de tous ses membres.

Il était environ huit heures. La nuit était tout à fait venue. Mais la clarté de la lune permettait de voir comme en plein jour.

A ce moment, une des croisées du premier étage de la ferme s'ouvrit, et une blanche vision apparut : c'était Margai. Une gaze légère recouvrait ses bras et ses épaules, et permettait d'en admirer les fermes contours.

— Elle monta dans sa chambre, et là, seule, debout devant sa glace, qui lui renvoyait son image, elle se dit froidement : — Décidément ce Furbice me plaît.

ADOLPHE BELOT — ERNEST DAUDET. (La suite à demain.)

PETITE GAZETTE

Le Catalogue descriptif de la Machine à coudre de la maison américaine, 6, faubourg Montmartre, et 87, boulevard Sébastopol, avec dessins et renseignements, sera envoyé à toute personne qui en fera la demande, et enverra un timbre de 20 centimes.

Emploi de la Pâte Aubril. Broch. 4 fr. Palais-Royal, 139. Jardin d'acclimatation du bois de Boulogne. — Prix d'entrée la semaine, 4 fr. ; le dimanche, 50 c.

Comment donc ! pour quelques observations très justes... vous lui a-t-on dit que nous sommes mis au ban de l'Europe, et que nous aurons à compter avec Ferragus, chef des dévotants ?

On ne saurait défendre plus spirituellement les droits et la liberté de la critique, dont messieurs les auteurs font volontiers trop bon marché.

M. Edouard Fournier défend le sifflet dans la Patrie, à l'aide d'une jolie épigramme du dix-septième siècle.

Le sifflet défendu, quelle horrible injustice ! Qui donc impunément un poète novice, un musicien fade, un danseur éplôpé, Attrapèrent l'argent de tout Paris dupé ?

Il y a à Lyon un petit journal très original, très hardi, le Guignol, dont le dernier numéro (18 novembre) ferait prime s'il était vendu à Paris.

Après avoir interdit aux morts les jeux de bourse et les opérations industrielles, Guignol ajoute que :

Tout mort convaincu de s'être associé avec des vivants dans un but de spéculations hasardeuses, comme invocation de spirites, charivari dans les armoires, têtes de guillotins qui parlent, etc., etc., sera... privé de sa qualité de mort !

C'est pousser un peu loin peut-être la plaisanterie lugubre. L'Indépendance belge va nous remettre un peu.

Nous lisons dans la Gazette de Huy le curieux exploit que voici : L'an 1866, le 5 novembre, à la requête de M... moi, huissier audencier admis au tribunal de première instance, séant à Huy, y demeurant et patentié soussigné, me suis présenté au bureau de la Gazette de Huy, où étant et parlant à madame son épouse (!)

Autre histoire de bon aloi : On raconte cette anecdote assez piquante du voyage du prince Napoléon : le prince, à son retour en France s'était arrêté dans une petite ville, seul avec le docteur Vyan, et avait voulu dîner tout à fait incognito à table d'hôte.

Le docteur s'observa ; cependant il lui arriva de laisser échapper un « monseigneur », qu'il chercha ensuite à couvrir de son mieux. Mais il avait été entendu de la servante, qui lui dit après le dîner :

M. Wilfrid de Fonville signale deux curiosités anglaises dans le Panthéon de l'Industrie. Quand je dis anglaises, l'une des deux est irlandaise.

Dans les bains, à Dublin, on a l'habitude d'attacher avec deux crampons une lanterne qui traverse la baignoire perpendiculairement à sa longueur, et sur laquelle les baigneurs peuvent appuyer leur tête. Cette lanterne permet de s'étendre sur l'eau et de reposer d'une façon très commode.

Méthode excellente recommandée à nos baigneurs français. A Charing-Cross, on a perfectionné le système des treuils montants les habitants d'un hôtel meublé à tel ou tel étage, et employé dans quelques maisons à Paris.

C'est un salon mobile, dans lequel les voyageurs se mettent pour monter à leur chambre. Ce salon mobile est mû par une chute d'eau, en vertu d'un système analogue à celui qu'on emploie dans les constructions de Paris. Le mouvement est très doux, et l'on ne s'aperçoit pas que l'on bouge ; on dirait que ce sont les divers étages qui descendent. Un conducteur arrête le salon au niveau des étages où les voyageurs se rendent ; il n'a qu'à tirer une corde pour mettre en mouvement l'appareil. Le salon mobile peut contenir une douzaine de personnes ; il se meut avec une vitesse de deux ou trois mètres à la seconde.

Ici je demande la permission de faire un tout petit peu d'histoire avec M. Taine, qui analyse dans le Journal des Débats (numéros de vendredi dernier et d'hier dimanche) un curieux livre sur l'Espagne en 1679. C'est l'œuvre de la comtesse d'Aulnoy, dont on connaît les jolis contes de fées.

Lisez cet étrange portrait des grandes dames Espagnoles d'alors. On ne voit point ailleurs de femmes si menues. Le corps de jupe est assez haut par devant ; mais par derrière on leur voit jusqu'à la moitié du dos, tant il est découvert, et ce n'est pas une chose trop charmante, car elles sont toutes d'une maigreur effroyable ; et elles seraient bien fâchées d'être grasses ; c'est un défaut essentiel parmi elles.

Nous tant trop insister sur le soin que ces nobles har-

Il quitta sa place, et vint s'agenouiller auprès d'elle. — Relève-toi, Pascoal, quelqu'un peut entrer.

— Non, pas ici. — Un seul, je t'en prie. — Elle l'embrassa rapidement, fiévreuse, impatiente et, comme il s'étonnait de cette froideur :

— Je veux que tu te ménages, lui dit-elle presque en colère et à voix basse, en le regardant dans le blanc des yeux.

Il se releva avec peine. — Pourquoi me parles-tu ainsi ? demanda-t-il tristement. C'est la première fois que cela t'arrive.

— Je te vois si faible. — Fais-le, moi, allons donc. Mais je suis très fort, fort comme Furbice, ajouta-t-il en souriant.

— Oh ! je crois que tu te vantes, dit Margai en le regardant. — Puis elle ouvrit la porte, appela une servante, donna un ordre et sortit. Elle monta dans sa chambre, et là, seule, debout devant sa glace, qui lui renvoyait son image, elle se dit froidement : — Décidément ce Furbice me plaît.

dehors du procès, sur l'accusé Castaing et sur les deux frères Ballet, signalés comme ses victimes.

Castaing était né en 1797, à Alençon, d'une famille honorablement placée dans la société, et jouissant d'une considération justement acquise.

Il fallut songer alors au choix d'un état. Ses deux frères aînés, jeunes gens de mérite et de talent, occupaient déjà des grades honorables.

Castaing prit sa première inscription à l'École de médecine le 11 mars 1815. Dès ce moment, il se livra avec ardeur au travail.

Dans le cours de l'année 1819, il avait été appelé, en sa qualité d'élève, près d'une dame, veuve depuis peu de temps d'un ancien magistrat.

Castaing donna, pendant une légère maladie, quelques soins à cette dame, qui, belle, spirituelle, indulgente et gracieuse, produisit sur son cœur une vive impression.

Dans cette âme ardente, deux passions ne pouvaient marcher de front; dès ce moment, il négligea ses devoirs et n'eut plus qu'une pensée, qu'une étude: celle de plaire à la femme qu'il adorait.

Les assiduités du jeune médecin, sa douceur, la naïve ardeur de sa passion, triomphèrent enfin, et, le 17 juillet 1820, la naissance d'un enfant vint rendre plus étroite encore l'union de Castaing et de celle qu'il appela dès ce moment son épouse.

Depuis cette époque, il se sépara en quelque sorte de sa famille pour se rapprocher exclusivement de celle qu'il s'était choisie. Ce fut près de sa maîtresse qu'il passa tout le temps dérobé à ses études; s'appliquant, dans le peu d'instants qu'il consacrait encore au travail, à s'instruire à la connaissance des différents espèces de poisons, à se rendre compte de leurs propriétés, à assurer de leurs symptômes durant et après leur absorption.

La liaison coupable de Castaing, et la naissance de ses enfants, étaient un mystère pour tout le monde. Il en avait fait la confidence seulement aux frères Ballet, avec lesquels il s'était lié à peu près à la même époque.

M. Ballet père, notaire à Paris, était resté célibataire jusqu'à l'âge de cinquante ans, lorsqu'en 1797 il se maria avec une de ses clientes, madame Adélaïde Lafont, épouse divorcée d'un sieur Leroi.

Quelques jours après sa naissance, sa nourrice, en allaitant, le laissa tomber de ses bras. La mère, épouvantée de cette chute, perdit connaissance; de graves accidents se manifestèrent. L'enfant ne fut pas blessé; mais la mère, qui n'oublia jamais que cette frayeur avait mis ses jours en danger, conserva pour lui une sorte d'antipathie, et lorsque, l'année suivante, elle eut donné le jour à Hippolyte, elle reporta sur ce second fils et sur une fille qu'elle avait eue de son premier mariage, toute la tendresse qu'elle eût dû partager également entre ses enfants.

Le jeune Auguste, repoussé par sa mère, fut élevé parmi les domestiques de la maison. On le faisait dîner avec eux à la cuisine; et, dès l'âge de cinq ans, on s'en débarrassa en le mettant en pension. Son frère, au contraire, élevé avec soin dans la maison paternelle, était l'objet de toute la sollicitude de sa mère; M. Ballet gémissait de cette injuste préférence, mais trop faible pour s'y opposer, il se contentait de visiter fréquemment son fils aîné.

Ce fut ainsi que l'imprudence d'une mère fit naître entre les deux frères un sentiment de jalousie qui les divisa toujours et fut la cause première de leur perte.

Auguste, cependant, abandonné à lui-même, faisait de très mauvaises études et perdait dans l'indolence d'heureuses dispositions. Il sortit de pension en 1815, ne sachant rien et ne comprenant même pas la nécessité de l'instruction. Son père, qui le destinait au notariat, lui fit prendre ses inscriptions à l'École de droit.

On le plaça, en qualité de quatrième élève, chez M. Margre, rue Hautefeuille. Plus tard il fut admis dans l'étude de M. Sené, notaire, successeur de son père. Auguste, d'un caractère vif, bouillant, incapable d'application, ne pouvait guère s'habituer aux études fastidieuses du droit, aux paisibles occupations du notariat; il considéra ses devoirs comme un joug importun et ne s'attacha jamais à les remplir.

M. et madame Ballet moururent en très peu de temps. Les deux fils se partagèrent la succession. Il échut à chacun d'eux en partage une fortune de plus de 400,000 francs. Dès lors Auguste se livra à son goût pour l'indépendance.

Il se hâta d'abandonner la carrière que son père lui avait choisie. Les motifs de désunion qui avaient trop longtemps séparé les deux frères n'existaient plus. Un rapprochement sincère eut lieu entre eux; mais bientôt une mort funeste enleva Hippolyte à son frère et à ses amis. Des regrets sincères, des larmes vraies témoignèrent de la douleur d'Auguste, resté seul de toute sa famille.

(La suite à demain.)

Horace Raison.

NOUVELLES DU SPORT

J'ai lu bien souvent, dans les journaux spéciaux de sport, que l'administration des courses de La Marche avait traité avec le dieu soleil, et que l'annonce d'une réunion dans le parc aimé des Parisiens turfistes et des demoiselles aux allures joyeuses, équivalait à une annonce de beau temps.

Il faut bien convenir qu'hier le contrat de MM. les administrateurs de La Marche et du dieu soleil a reçu un abominable coup de canif. A la seule exception des entrags du turf, des propriétaires de chevaux et des poseurs du sport, il y avait peu de public habituel de ces sortes d'assemblées du plaisir équestre.

Tout, du reste, s'est bien passé; les chevaux ont couru à peu près convenablement, on n'a eu à regretter, et nous n'avons à signaler aucun accident. Les entraîneurs pris à l'improviste avaient amené des chevaux déjà hors de condition de

courses, et mis au régime d'hiver depuis les steeple-chases de Vincennes.

On ne peut que louer, du reste, l'audacieuse entreprise du directeur de cette société de steeple-chase, qui sait à quoi s'en tenir sur son contrat avec le Dieu du ciel, et qui donne l'exemple, le bon, de faire courir les courses d'obstacles pendant la seule saison possible, l'automne, et les premiers jours de printemps.

Le Handicap. — Un objet d'art de 1,000 francs ajouté à 200 francs d'entrée, moitié forfait, et 50 francs s'il avait été déclaré le vendredi 16 novembre, avait réuni quelques engagements.

Distance : 5,000 mètres environ. Milton, à M. Dournet, monté par Page, a battu de trois longueurs Sinite, à M. le duc Hamilton, monté par Lamplugh.

Lucette, à M. Briggs, était troisième. Bien que les opérations des parieurs fussent peu fréquentes, on pariait 7/4 contre Milton, 7/4 contre Lucette, 2/1 contre Sinite.

Le montant du prix, ajouté à l'objet d'art, valait 900 fr. La seconde course, était un Prix à réclamer : 1,000 fr. pour tous chevaux; entrée, 100 fr. Moitié forfait, s'il a été déclaré le 16 novembre avant minuit. Le gagnant a à réclamer pour 8,000 francs. — Distance, 3,000 mètres environ.

Silly, à M. le comte de Lovencourt, montée par Kirms, est arrivée première, battant facilement Gabion, second, à M. Moysse, et Pine-Apple, à M. Bournet; Grenoble était quatrième.

On pariait 7/4 contre Gabion, 2/1 contre Pine-Apple, 3/1 contre Silly.

Le gagnant n'a pas été réclamer. Montant du prix, 1,650 francs.

Enfin, l'administration, soucieuse des intérêts de tous, offrait un prix de consolation : 1,000 francs pour tous chevaux n'ayant pas gagné de steeple-chases en 1866. — Entrée, 100 francs, moitié forfait. — Distance, 2,000 mètres environ.

C'est Loup-de-mer, à M. Delchet, qui a été consolé, se souciant peu de la désolation de Mon-Amie, seconde, et du Fou, troisième.

Remercions donc au nom de Loup-de-Mer, complètement consolé, nous en sommes persuadés, le directeur du steeple-chases de la Marche, et n'en parlons plus jusqu'à l'année prochaine.

Pendant que les turfistes recevaient l'eau du ciel sur les épaules et retenaient avec vigueur leurs parapluies qui se transformaient en tulipes de par la violence de la tempête, les gentlemen, navigateurs de plaisance, bravaient les lames du bassin d'Argenteuil et couraient l'un des derniers prix de la saison.

Mais le vent, ayant enlevé une des bouées, on fut obligé d'annuler une première épreuve pour en recommencer une seconde.

Donc, par un ouragan, les bateaux appareillèrent, en couverts par l'eau, chavirant presque, roulés dans la lame, essayèrent de compléter le parcours.

Presqu'au début, la violence de la tourmente était telle, que tous les bateaux abandonnèrent, à l'exception de trois : le Pirata, le Comte Cavour et le Champion.

Mais le célèbre Comte Cavour, ayant eu un abordage et quelques avaries, abandonna la course. Pirata arriva premier, Champion, second.

P. DE S.

Théâtres

Une souscription ouverte au profit des inondés, au théâtre impérial de l'Opéra, parmi le personnel de l'administration, les artistes de la scène et de l'orchestre, a produit une somme de 1,649 fr. 75 c., qui a été versée entre les mains de M. Lanet, commissaire de police.

M. Jean-Aimé Bataille, ancien élève pensionnaire du Conservatoire, de 1811 à 1815, lorsque cet établissement était dirigé par M. Sarrette, vient de mourir à l'âge de soixante-douze

ans, à Clermont-Ferrand, où il exploitait depuis longtemps un commerce de musique.

M. Bataille fut le contemporain et le camarade de Chollet, de Lévassour, de Damoreau, de Samson. Il obtint de grands succès sur les théâtres de la Nouvelle-Orléans et de la Havane.

La revue des Variétés, les Thugs à Paris, passera demain soir. Parmi les curiosités de cette pièce en trois actes et quatre tableaux, on cite : Un pastiche de l'Affaire Clémenceau; Une parodie de Nos bons villageois; Et une scène très amusante consacrée à la poupée mécanique que M. de Villemessant avait l'intention d'offrir en prime à ses abonnés.

C'est mademoiselle Georgette Vernet qui fait la poupée! Toute la troupe masculine et féminine défilera sur le théâtre des Variétés.

M. Nathan quitte l'Opéra-Comique à partir du mois de janvier.

M. Febvre fera son troisième début, à la Comédie-Française, dans Mademoiselle de Belle-Isle.

Il a joué, pour son premier début, Philippe II, de Don Juan d'Autrèche, un rôle de Geoffroy; pour le deuxième, Georges Bernard, de Par droit de conquête, un rôle de Bressant; il va jouer, pour le troisième, le chevalier d'Aubigné, un rôle de Maillard.

Demain mardi, à deux heures, aura lieu, dans la salle Sax, une séance intéressante où l'on entendra les œuvres composées pour les musiques civiles et militaires, par M. Emile Jonas. Ces morceaux seront exécutés par l'excellente musique des cuirassiers de la garde, sous la direction de M. Thibault.

La première représentation de Cadet la Perle, à la Galté, n'aura pas lieu mercredi.

Le drame de MM. Royer et de Langeac ne sera joué que vendredi, — et encore!

On parle dans un petit théâtre, d'une parodie de la pièce de M. Louis Bouilhet, sous ce titre idiot : La Conjuraison de Framboise.

Le Théâtre-Italien promet pour jeudi la première représentation de Saffo, opéra en trois actes, de M. Pacini.

Principaux interprètes : Madame Lagrua, mademoiselle Llanes, MM. Nicolini, Cresci, Arnoldi, Mercuriali.

Le théâtre des Nouveautés donnera, vers la fin de la semaine, une pièce nouvelle, l'Île des Sirènes, cinq actes et huit tableaux, de MM. Xavier de Montépin et Jules Dornay.

La question du théâtre des Bouffes-Parisiens, qu'on disait résolue, mais qui n'a été que suspendue par l'effet des vacances, touche enfin à son dénouement.

On se rappelle qu'à la suite de la faillite de la Société des Bouffes-Parisiens, M. Comte, propriétaire du théâtre, a demandé et obtenu la résiliation du bail.

Le jugement rendu par la 2^e chambre du tribunal civil de 1^{re} instance de la Seine « déclare le bail résilié, si mieux n'aime le syndic consigner tous les loyers à échoir. »

Appel de ce jugement vient d'être interjeté par le syndic, et la cause sera très prochainement appelée devant la cour. En attendant, le syndic a, de son plein gré, sous-loué la salle; mais cette sous-location n'a qu'un caractère purement intrinsèque et provisoire, ainsi que la direction actuelle, et doit cesser le jour où la cour impériale aura rendu son arrêt.

Jules Valentin.

Portraits et cartes de visite des deux célèbres sœurs Carlotta et Adeline Patti, photographées par Ch. REUTLINGER, 21, Boulevard Montmartre. — En vente chez tous les marchands de photographie, en France.

Paris. — Imprimerie de DUBUISSON, et Co, rue Coq-Héron, 5.

BOURSE DE PARIS

DU 19 NOVEMBRE. — 2 H. 3/4.

Table with columns: Précéd. clôture, FONDS PUBLICS ET ACTIONS, and various financial data points.

OBLIGATIONS ET VALEURS DIVERSES

Table with columns: Obligations and various values, including Ville de Paris, Seine, Crédit foncier, etc.

SPECTACLES DU 20 NOVEMBRE

- List of theatrical performances: Opéra, Théâtre-Français, Opéra-Comique, Italiens, Odeon, etc.

— Je ne crois pas que j'épouserai mademoiselle Blanchot, dit-il.

Madame Breton se redressa un peu offensée.

— Par exemple! Mais je me suis presque engagée pour toi, Georges. Songe donc! cent mille francs de dot! cent mille francs de dot.

— J'ai mieux que cela.

— Elle est donc bien riche, ta future? — Elle ne possède pas un sou vaillant, mais je l'aime, ma mère, je l'aime comme un fou.

— Mais mon enfant, calculé donc, je t'en prie.

— Je suis assez riche pour épouser qui bon me semble.

— Certainement, mon Georges. Pourtant, dans le commerce, l'argent comptant ne fait pas de mal; et on les paiera comptant les cent mille francs de la petite Aline Blanchot. Réfléchis bien, tu te dois à la position de Claire, après tout.

— Mais, en vérité, fit Georges avec impatience, je vous trouve singulière, maman; vous m'ordonnez, pour ainsi dire, un mariage d'argent.

— Je n'ordonne pas; je te disais de réfléchir, mais c'est comme si l'on chantait! que fait-elle, la jeune fille?

— Elle est demoiselle de magasin.

— Ah! — fit madame Breton d'un air dédaigneux. — Une Parisienne! est-elle digne de nous au moins?

— Oh! ma mère! — s'écria Georges avec un accent tellement douloureux que la vieille femme contraignit son mécontentement et changea de conversation.

Le refus qu'il faisait de la fille choisie par elle lui semblait presque une offense personnelle. Un amour comme le sien était impeccable et ne pouvait se tromper. Dès le soir même elle revint à la charge. Georges faillit se fâcher; madame Breton céda et se réconcilia avec son fils, en lui faisant raconter l'histoire de ses amours.

Georges, sans être un grand cerveau ni un grand cœur, connaissait assez la vie pour faire aller son commerce, et il avait un sens assez droit pour savoir que la vérité des sentiments et même des sensations n'est point parmi les grisettes. Il n'avait jamais aimé et passa bien un mois sans s'apercevoir que c'était l'amour qui le menait si souvent rue de la Paix, chez M. Laumer, le fils de l'excellent homme qui avait jadis fait la fortune de Georges en le plaçant chez les Clary.

Le second cloître de ce magnifique magasin de bijouterie, un des plus beaux, des plus fréquentés de Paris, était tenu par mademoiselle Emma Lhotelier. L'attitude distinguée de cette jeune fille frappait M. Breton; habitué qu'il était au monde du Vauxhall, aux brunissures de sa fabrique et aux placiers en porcelaine, cette jeune fille aux attitudes langoureuses, aux airs un peu fatigués, lui apparut comme une princesse, comme une fille de roi oubliée dans une boutique par un destin malicieux.

Au surplus, Georges broyait moins la réalité que cela n'en a l'air.

Mademoiselle Emma Lhotelier appartenait, par son père aussi bien que par sa mère, à la haute aristocratie provinciale, mais ni l'un ni l'autre ne pouvait la reconnaître; élevée sous un nom de fantaisie, elle était restée longtemps au couvent, puis chez une dame de haut parage qu'elle appelait ma tante. Celle-ci était morte subitement, et ne possédant rien en propre, n'avait pu léguer un maravedi à sa protégée.

Une lettre écrite d'avance par elle recommandait Emma à madame Laumer, sa filleule. Emma débarqua un beau matin de Valognes; avec la lettre. Les Laumer avaient pris Emma en amitié; ils la nourrissaient et la payaient, bien qu'elle ne leur servit à rien — ajoutait madame Laumer — et ils espéraient que quelque Anglais, séduit par cette histoire romanesque, épouserait la jeune orpheline.

Ce que Georges appelait d'abord curiosité devint de la sympathie, puis de l'amitié, puis de l'amour. A trente ans, il ne soupçonnait pas ce que l'amour pouvait être; il s'étonnait de le trouver si grand, si simple, si naïf.

Il adorait Emma. Sur le premier mot qu'il en toucha à madame Laumer, celle-ci lui affirma le succès de ses démarches, prétendant même que la jeune fille l'avait déjà remarqué. Cela était vrai; il n'y a que dans les romans que l'on se trompe sur le sentiment qu'on inspire; Emma écouta donc les vœux de Georges, et la main dans la sienne répondit qu'elle était fière d'inspirer un sentiment qu'elle partageait.

Depuis un an qu'elle était chez madame Laumer, la jeune fille avait trop pu se convaincre de la rareté des maris, pour ne pas accepter celui que la destinée lui offrait; maintenant il est vraisemblable que derrière les grilles de son couvent, dans les longs entretiens avec ses amies d'enfance, elle avait rêvé un autre mari que ce marchand de porcelaine, rose, réjoui, mais elle ne s'en effrayait point. Les demoiselles de magasin n'ont pas toujours de pareilles aubaines.

Les instincts commerciaux de Georges avaient d'abord regimbé contre ses projets de mariage avec une fille sans dot; il les vainquit à l'aide de ce sophisme assez spécieux que du moins il ne dépensait de personne, que jamais beau père tremblant, belle-mère hargneuse ne viendrait lui harceler. Prévoyant aussi beaucoup d'objections de la part des siens, il bruisait les choses autant que possible, et le mariage était tout à fait résolu lorsqu'il en parla à sa mère.

Celle-ci monta désolée chez Claire en quittant son fils, elle lui répéta ce qu'il lui avait dit, et les deux femmes se réunirent dans un concert de malédictions contre l'inconnue qui venait partager avec elles, usurper peut-être tout à fait le cœur du bien-aimé.

Un sentiment vague, indéfinissable, se mêla alors à cette jalousie légitime; on dirait que la femme se retrouvait sous la mère

ou la sœur. Au surplus, comme Georges avait dit, les deux femmes se résignèrent.

Quelques jours après cette entrevue, il leur présenta mademoiselle Emma Lhotelier. On parla peu, mais on se regarda beaucoup. Cet intérieur froid, ces femmes laides et mesquines épouvantèrent la jeune fille qui confia ses terreurs à madame Laumer, celle-ci répondit par l'éloge le plus pompeux de madame Breton mère et de madame Germain. D'ailleurs il n'y avait plus à reculer; le mariage ne se serait jamais fait assez vite au gré de Georges dont l'amour croissait chaque jour; par malheur, la position excentrique d'Emma à l'endroit de l'état civil exigeait des délais, des retards, des espèces d'impossibilité même, où la passion trouva son profit.

On avait fait chez lui si peu d'accueil à sa fiancée, qu'il ne l'y avait jamais ramenée; il attribuait cela au contact imprévu de deux natures dissemblables, de deux mondes différents, pour ainsi dire, et il comptait beaucoup sur cette cohésion du cœur et d'intérêts que donne une cohabitation perpétuelle.

Emma paraissait douce. Madame Breton ne résisterait point à un fait accompli — ne serait-ce que pour l'amour de son fils. Tout devait aller pour le mieux.

FRANCIS MAGNARD

(La suite à demain.)

LA BRU

ROMAN INÉDIT

PAR M. FRANCIS MAGNARD

CHAPITRE III

(Suite)

Il ne me manque plus qu'une chose, disait souvent la mère Breton, — c'est de voir à table, à côté de nous, une bru bien jolée, bien aimante, et de faire sauter sur mes genoux des petits enfants qui s'appelleront Breton. Elle raffolait évidemment de la petite fille qu'avait eue Charles et Claire, mais d'abord elle n'osait pas leur dire que cette enfant était fort laide, et puis elle ne portait pas son nom. L'instinct aristocratique de l'hérédité s'éveillait dans l'âme de la plébéienne arrivée; elle n'eût pas changé son nom, le nom de son Georges, contre celui des Montmorency.

Cette idée de voir son fils marié préoccupait beaucoup la vieille femme; elle ne parlait que de cela à toutes les personnes qu'elle voyait, et vingt émissaires chachaient dans toutes les directions la perle rare qu'il s'agissait d'enchâsser dans le bonheur de Georges Breton. La mère s'applaudissait intérieurement de lui avoir parlé de mariage; elle croyait remarquer que depuis lors il dinait plus régulièrement en famille. Jamais le jeune homme n'avait été ce qu'on appelle un débauché, cependant pour employer la locution des viveurs subalternes, qui racontent leurs aventures, il avait fait tout ce qu'il est possible de faire.

Jadis la mère Breton souriait gaiement à l'idée que son coq était déchaîné, comme elle disait, maintenant elle le voulait grave, sérieux, positif, traitant l'amour en parfait notaire. Une femme, telle était la surprise qu'elle lui réservait pour sa fête.

Après avoir pris beaucoup de renseignements, avoir plus d'une fois conféré avec Claire, elle crut trouver le phénix dans une demoiselle Aline Blanchot, fille d'un marchand de papiers peints.

— Je ne crois pas que j'épouserai mademoiselle Blanchot, dit-il.

Madame Breton se redressa un peu offensée.

— Par exemple! Mais je me suis presque engagée pour toi, Georges. Songe donc! cent mille francs de dot! cent mille francs de dot.

— J'ai mieux que cela.

— Elle est donc bien riche, ta future? — Elle ne possède pas un sou vaillant, mais je l'aime, ma mère, je l'aime comme un fou.

— Mais mon enfant, calculé donc, je t'en prie.

— Je suis assez riche pour épouser qui bon me semble.

— Certainement, mon Georges. Pourtant, dans le commerce, l'argent comptant ne fait pas de mal; et on les paiera comptant les cent mille francs de la petite Aline Blanchot. Réfléchis bien, tu te dois à la position de Claire, après tout.

— Mais, en vérité, fit Georges avec impatience, je vous trouve singulière, maman; vous m'ordonnez, pour ainsi dire, un mariage d'argent.

— Je n'ordonne pas; je te disais de réfléchir, mais c'est comme si l'on chantait! que fait-elle, la jeune fille?

— Elle est demoiselle de magasin.

— Ah! — fit madame Breton d'un air dédaigneux. — Une Parisienne! est-elle digne de nous au moins?

— Oh! ma mère! — s'écria Georges avec un accent tellement douloureux que la vieille femme contraignit son mécontentement et changea de conversation.

Le refus qu'il faisait de la fille choisie par elle lui semblait presque une offense personnelle. Un amour comme le sien était impeccable et ne pouvait se tromper. Dès le soir même elle revint à la charge. Georges faillit se fâcher; madame Breton céda et se réconcilia avec son fils, en lui faisant raconter l'histoire de ses amours.

Georges, sans être un grand cerveau ni un grand cœur, connaissait assez la vie pour faire aller son commerce, et il avait un sens assez droit pour savoir que la vérité des sentiments et même des sensations n'est point parmi les grisettes. Il n'avait jamais aimé et passa bien un mois sans s'apercevoir que c'était l'amour qui le menait si souvent rue de la Paix, chez M. Laumer, le fils de l'excellent homme qui avait jadis fait la fortune de Georges en le plaçant chez les Clary.

Le second cloître de ce magnifique magasin de bijouterie, un des plus beaux, des plus fréquentés de Paris, était tenu par mademoiselle Emma Lhotelier. L'attitude distinguée de cette jeune fille frappait M. Breton; habitué qu'il était au monde du Vauxhall, aux brunissures de sa fabrique et aux placiers en porcelaine, cette jeune fille aux attitudes langoureuses, aux airs un peu fatigués, lui apparut comme une princesse, comme une fille de roi oubliée dans une boutique par un destin malicieux.

Au surplus, Georges broyait moins la réalité que cela n'en a l'air.

Mademoiselle Emma Lhotelier appartenait, par son père aussi bien que par sa mère, à la haute aristocratie provinciale, mais ni l'un ni l'autre ne pouvait la reconnaître; élevée sous un nom de fantaisie, elle était restée longtemps au couvent, puis chez une dame de haut parage qu'elle appelait ma tante. Celle-ci était morte subitement, et ne possédant rien en propre, n'avait pu léguer un maravedi à sa protégée.

Une lettre écrite d'avance par elle recommandait Emma à madame Laumer, sa filleule. Emma débarqua un beau matin de Valognes; avec la lettre. Les Laumer avaient pris Emma en amitié; ils la nourrissaient et la payaient, bien qu'elle ne leur servit à rien — ajoutait madame Laumer — et ils espéraient que quelque Anglais, séduit par cette histoire romanesque, épouserait la jeune orpheline.

Ce que Georges appelait d'abord curiosité devint de la sympathie, puis de l'amitié, puis de l'amour. A trente ans, il ne soupçonnait pas ce que l'amour pouvait être; il s'étonnait de le trouver si grand, si simple, si naïf.

Il adorait Emma. Sur le premier mot qu'il en toucha à madame Laumer, celle-ci lui affirma le succès de ses démarches, prétendant même que la jeune fille l'avait déjà remarqué. Cela était vrai; il n'y a que dans les romans que l'on se trompe sur le sentiment qu'on inspire; Emma écouta donc les vœux de Georges, et la main dans la sienne répondit qu'elle était fière d'inspirer un sentiment qu'elle partageait.

Depuis un an qu'elle était chez madame Laumer, la jeune fille avait trop pu se convaincre de la rareté des maris, pour ne pas accepter celui que la destinée lui offrait; maintenant il est vraisemblable que derrière les grilles de son couvent, dans les longs entretiens avec ses amies d'enfance, elle avait rêvé un autre mari que ce marchand de porcelaine, rose, réjoui, mais elle ne s'en effrayait point. Les demoiselles de magasin n'ont pas toujours de pareilles aubaines.

Les instincts commerciaux de Georges avaient d'abord regimbé contre ses projets de mariage avec une fille sans dot; il les vainquit à l'aide de ce sophisme assez spécieux que du moins il ne dépensait de personne, que jamais beau père tremblant, belle-mère hargneuse ne viendrait lui harceler. Prévoyant aussi beaucoup d'objections de la part des siens, il bruisait les choses autant que possible, et le mariage était tout à fait résolu lorsqu'il en parla à sa mère.

Celle-ci monta désolée chez Claire en quittant son fils, elle lui répéta ce qu'il lui avait dit, et les deux femmes se réunirent dans un concert de malédictions contre l'inconnue qui venait partager avec elles, usurper peut-être tout à fait le cœur du bien-aimé.

Un sentiment vague, indéfinissable, se mêla alors à cette jalousie légitime; on dirait que la femme se retrouvait sous la mère